



SYNOPSIS

Marie-Luce Bison, 14 ans, est élevée par son père dans une joyeuse pension de famille pour seniors dont il est le directeur.

C'est bientôt la soirée déguisée de son nouveau collègue : son père ne veut pas qu'elle y aille... et de toute façon, elle n'est pas invitée. Mais poussée par Albert, son meilleur ami de 80 ans, Marie-Luce, s'y incruste, habillée en homme.

Ce soir-là, tout le monde la prend pour un garçon... un garçon que l'on regarde et qui PLAÎT. Elle décide alors de s'inventer un double masculin prénommé Léo pour vivre enfin sa vie d'ado. Bien entendu, à la maison, la relation avec son père se complique.





ENTRETIEN VICTORIA BEDOS

Après avoir écrit LA FAMILLE BÉLIER, vous rejoignez avec LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER la longue liste des scénaristes qui passent à la mise en scène. Quel a été le déclic ?

Un rendez-vous, il y a quelques années, avec la productrice Hélène Cases. Elle voulait que je prenne confiance en moi et que je réalise. Elle me propose alors de me lancer dans l'adaptation d'un roman. Ça parlait d'une ado qui ne se trouvait pas belle et qui était harcelée. Ça me parlait, mais je n'arrivais pas à adapter le livre. Je lui ai alors proposé d'écrire une histoire originale. Pour la trouver, j'ai fait comme pour LA FAMILLE BÉLIER : j'ai discuté avec un co-scénariste (en l'occurrence, Louis Pénicaut), je lui ai raconté des souvenirs d'adolescente, des sensations et ensemble, on a tissé une histoire. C'est ainsi qu'on a eu, tous les deux, cette idée de masculin-féminin avec cette adolescente qui, quand elle est en fille, tout est compliqué et quand elle est en garçon, elle devient une sorte de héros. Et à partir de là, on a imaginé un marivaudage moderne...

Avant que votre film ne s'intitule LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER, le titre provisoire était LÉO ET MOI. Le « moi » étant signifiant, cette histoire est donc très personnelle ?

Je pars toujours de quelque chose de très intime avant de transformer cette matière en quelque chose de plus universel afin que ça parle à tout

le monde. J'étais partie au départ d'une situation familiale que je connais : un papa, une maman, un frère et une sœur. Mais je me suis vite arrêtée : je l'avais déjà fait dans LA FAMILLE BÉLIER J'ai enlevé le duo mère/fils et appelé ma mère dans la foulée, pour la prévenir : « Maman, je suis désolée mais je viens de te tuer. » Elle a ri et m'a dit qu'entre mon père et mon frère, elle avait l'habitude. Et elle m'a dit que le plus important c'est que je me sente libre d'écrire ce que je ressens comme une nécessité sans avoir peur du regard des autres. Et c'est comme ça que je me suis concentrée sur le rapport père-fille. Mais encore une fois sans me douter d'une quelconque implication psychanalytique vis-à-vis de mon propre père. J'avais juste conscience de la partie personnelle par rapport au malaise adolescent. À 14 ans, j'étais extrêmement mal dans ma peau, précoce scolairement mais en retard physiquement et affectivement. Mes lectures étaient très pointues comme celles de Marie-Luce (même si moi, je n'ai commencé à lire Cioran qu'à 17 ans !) mais j'avais un côté très bébé. Étant élevée par un père âgé, j'avais des goûts de vieux. J'aimais tellement sa culture ! Et au moment où tout le monde ne jurait que par le rap, moi j'écoutais Barbara... J'avais choisi mon camp : j'étais de la génération d'avant. Cette dualité entre mon esprit de mamie et mon corps d'enfant n'a pas arrangé mon rapport aux autres dans la cour de récré. D'où le harcèlement que j'ai subi à 14 ans. Difficile d'être différent à cet âge-là. Tout ce qui sort de la norme est conspué. Comme Marie-Luce,



je ne l'ai pas dit à mes parents, je ne voulais pas leur faire de la peine. Et mon père en avait déjà bien assez car ce qui l'angoissait le plus à cette époque, c'était de me voir grandir, quitter l'enfance pour devenir une femme, car j'étais sa petite dernière, sa petite fille chérie et il avait peur de me perdre. Cette terreur était aussi touchante que gonflante et c'est ce sentiment que j'ai essayé de retranscrire dans mon film : la peur panique de certains pères face à leur petite fille qui grandit et leur échappe.

Avez-vous pensé, comme Marie-Luce, à vous déguiser en garçon ?

Bien sûr ! Pour plusieurs raisons. D'abord parce que la puberté, les premiers signes de féminité, ça fait flipper quand-même. Certaines jeunes filles, comme moi, ont du mal à l'assumer au début. Car le corps change, le regard aussi et c'est troublant. Tout cacher derrière un déguisement de garçon, c'est donc tentant.

D'autre part mon grand frère était un modèle pour moi, je le trouvais beaucoup plus cool que moi. Il était charismatique et avait plein d'amis. Une partie de moi se disait donc qu'être un garçon devait être plus simple pour être aimé.

Enfin, vis-à-vis de mon père, j'avais le sentiment qu'arborer un look plus masculin, sans trop montrer de signes extérieurs de féminité, serait plus facile à vivre. D'où la réplique d'Albert dans le film, quand il la déguise en parrain de la mafia : « Là au moins, ton père ne pourra rien dire ». Étant donné que la robe choisie avant, avec un dos nu qui descend très bas, était bien trop sexuée pour être validée par son père.

À 14 ans, je me suis donc coupé les cheveux, tout le monde m'appelait "jeune homme", et c'est parti de là. Je me sentais très bien en garçon sans pour autant vouloir en devenir un puisqu'au fond, je rêvais d'être une fille cool et sexy qui s'assume en tant que telle, comme certaines filles de ma classe.

Petite remarque au passage : cette robe qui rappelle furieusement celle de Mireille Darc dans LE GRAND BLOND AVEC UNE CHAUSSURE NOIRE est-elle un clin d'œil pour Pierre Richard ?

C'est même un hommage.

Comment vous est venue l'idée de cette pension de famille pour personnes âgées tenue par le père ?

L'idée était que le père ne puisse pas s'occuper de sa fille parce qu'il a une activité professionnelle qui l'accapare et le passionne. Il fallait que ce métier justement, lui permette de s'y noyer pour fuir la réalité, son deuil et sa fille, mais que ce soit pour une belle cause. Et comme, au moment où j'écrivais, mon papa avait plongé la tête baissée dans la vieillesse et la maladie, de là est venue l'idée d'une pension pour personnes âgées. J'avais alors entendu parler de ce genre d'endroits dont s'occupe le père de Marie-Luce. Après avoir suivi une formation, certains particuliers ont décidé d'accueillir chez eux des retraité(e)s qui ne veulent plus vivre seul(e)s. Et cette nouvelle manière de vieillir ensemble, comme à la maison, en communauté, ou « coloc », m'a beaucoup plu. C'est tellement plus joyeux ! Un peu comme une nouvelle



famille que l'on se trouve sur le tard. D'ailleurs, ces séniors qui gravitent autour de Marie-Luce sont traités comme des membres de sa famille qui l'aident à grandir puisqu'elle n'a plus sa maman et son père est trop débordé pour s'occuper d'elle.

Comment brossez-vous les personnages de cette pension pas comme les autres ?

Albert (Pierre Richard), c'est un peu Poupette dans LA BOUM, Toddy dans VICTOR VICTORIA, celui qui est là pour Marie-Luce, et l'aide à se sortir de sa torpeur. Pour son look, avec ma chef costumière (Marie Crédou), on s'est inspiré du look du père de ma meilleure amie qui a toujours eu des looks originaux qui ont bercés mon enfance. Il y a aussi un peu de mon père dans sa manière de parler, et du grand-oncle de Louis Penicaut, mon co-scénariste, bref, c'est un beau patchwork qui fait de ce personnage, quelqu'un d'unique. D'ailleurs, mon père et ce fameux grand-oncle ont aussi inspiré le personnage de Jean-Jacques (Guy Marchand), qui perd la mémoire et prend Marie-Luce pour son petit-fils ou un autre vieux pour son chien. Comme le personnage lunaire et poétique joué par Olivier Saladin qui a oublié que sa femme était morte. C'était une manière plus ludique d'aborder la maladie d'Alzheimer et autres dégénérescences cérébrales de ce type qu'on est beaucoup à cotoyer malheureusement. Odette (Claire Guillon), elle, a certains traits d'une ancêtre d'Eulalie Elsker (qui a collaboré à l'écriture), qui par coquetterie, se servait d'une poussette pour marcher car elle

n'assumait pas le déambulateur. C'est amusant d'aller piocher dans la vie de chacun pour composer un personnage. Pour Roseline (Firmine Richard), je voulais une femme qui soit beaucoup plus moderne et libérée que la petite Marie-Luce. Elle parle de sexe sans tabou alors que la jeune fille ne sait même pas ce que c'est d'embrasser un garçon. Et puis je voulais montrer que ce n'est pas parce qu'on a 70 ans qu'on a mis son plaisir au placard ! Chacun vit sa vieillesse à sa manière. Je voulais également, à travers eux, incarner le principe de la famille nombreuse. Par exemple, Jean-Jacques, c'est le bébé qui demande beaucoup d'attention et dont le père doit s'occuper tout le temps au détriment de sa fille qui cherche son attention. Et Roseline, c'est la grande sœur un peu gênante qui parle de ce qu'on n'ose pas parler quand on est trop petit. Et puis quel bonheur de travailler avec tous ces acteurs, burinés de l'âme, qui m'ont appris tant de choses sur le plateau ! J'aime les vieux, c'est comme ça, je me sens bien avec eux. Et surtout, ils me bouleversent. On a tant à apprendre d'eux. J'adore la citation de Terry Pratchett : « Dans chaque vieux, il y a un jeune qui se demande ce qui s'est passé ».

À travers Marie-Luce qui se déguise en garçon, vous abordez aussi la quête d'identité...

Oui, mais le film ne parle pas du désir d'être un garçon, mais du désir d'être aimée. Marie-Luce n'est ni aimée, ni intégrée dans un groupe d'amis. Quand elle est en fille mal à l'aise qui se cache derrière



ses grosses lunettes, on lui parle mal ou on l'oublie. Quand elle se transforme en Léo, elle change de peau et prend confiance en elle. Particulièrement quand on est adolescent, notre volonté est d'être normale, cool, d'être invitée à la soirée, d'être intégré dans le groupe, de rentrer dans le moule. Et pour Marie-Luce, sa seule manière d'y arriver c'est de se déguiser en garçon parce qu'en fille, on ne la calcule pas. Quand vers 14 ans, j'ai commencé à me renfermer sur moi-même, à devenir de plus en plus particulière, j'en souffrais beaucoup car au fond, je rêvais d'être cool, normale, et surtout d'être invitée aux fêtes. C'est superficiel mais ça me poursuit encore aujourd'hui ! J'ai toujours peur de ne pas être incluse dans le groupe. Et j'ai déjà peur que ma fille de 3 ans, qui vient à peine d'entrer à la maternelle, vive la même chose que moi. Je lui demande tous les jours si elle s'est fait des copines... ou des copains !

L'adolescence est une période tellement délicate : on n'est pas finis tandis qu'on est animées par des sentiments très forts, on ignore si on préfère les filles ou les garçons, on ne sait pas comment on doit se coiffer, s'habiller et le regard des autres est primordial à cette période de notre vie, voire nocif, d'autant plus aujourd'hui avec les réseaux sociaux qui par le nombre d'abonnés ou les commentaires, nous indiquent frontalement si on est appréciée ou pas - ce que Marie-Luce vérifie quand elle voit qu'elle n'a qu'un abonné (un des vieux de la pension !) sur son compte Insta. Et quand on n'est pas regardée par ses parents, quand on n'est pas accompagnée par le regard bienveillant



des personnes qui nous ont mis au monde, on ne sait pas qui on est. Encore que même quand on l'est, c'est difficile !

Chose étonnante et assez réjouissante, l'homosexualité n'est pas un débat dans votre film...

C'était décidé dès le début car ce n'était ni un sujet, ni LE sujet. Les parents d'Émile acceptent l'homosexualité de leur fils, et celui-ci la vit naturellement. Le sujet du film, c'est qui aime et comment aimer et être aimé.

Pourquoi avoir prénommé votre jeune héroïne Marie-Luce ?

C'est une idée de mon co-scénariste. Et le jeu de mots Marie-Luce / Marie suce était parlant. Je reconnais, des fois, on a 12 ans ½ d'âge mental quand on écrit ! Après, comme elle baigne dans un univers de personnes âgées, je voulais un prénom vieillot. Elle n'est pas dans l'air du temps car ses références sont celles d'Albert. Le prénom Léo est inspiré de Leonardo Di Caprio qui a retourné mon cœur d'adolescente quand j'ai vu TITANIC pour la première fois. D'ailleurs avec la chef coiffeuse, on s'est inspiré de Di Caprio pour lui faire le look de garçon de Marie-Luce. C'était vraiment notre référence.

Et où l'avez-vous déniché votre Marie-Luce, Brune Moulin de son vrai nom ?

Avec ma directrice de casting Julie Navarro, on a mis six mois pour la trouver. Je pense avoir vu toutes les jeunes filles de France et de Navarre

qui voulaient faire du cinéma ! C'était très compliqué car je devais trouver l'adolescente qui saurait jouer deux personnages : Marie-Luce et Léo, qui exprime un mal-être profond en fille et un charisme irrésistible en garçon. Parfois j'en trouvais une qui était bonne pour l'une mais pas pour l'autre, et inversement. Et puis il fallait que physiquement, elle soit crédible en garçon. Non seulement Brune répondait à ces critères masculin/féminin et était à l'aise dans les deux rôles, mais en plus, elle a un don absolu pour le jeu, une aisance, une profondeur, je dirais même une magie. Ce n'est pas qu'une question de technique de jeu : elle joue juste mais dégage surtout un mystère qu'on a envie de percer. Elle est très mature pour son âge, d'une grande humilité, bosseuse - elle a beaucoup travaillé le personnage en amont, car elle rêve de devenir actrice depuis qu'elle est toute petite, m'a-t-elle avoué. Elle a pris ce rôle pour la chance de sa vie, sans pour autant en faire des caisses sur le plateau. Elle était plutôt réservée, mais dès que je disais « Action ! », elle se déployait et envahissait l'espace. C'était magnifique d'assister à la naissance d'une actrice. Elle ira loin, sinon je ne comprends plus rien à ce métier.

C'était d'autant plus impressionnant qu'on a tourné en deux temps : quatre semaines avec les personnes âgées et elle, puis d'un coup les jeunes ont débarqué sur le plateau, à courir partout et on est passé à la deuxième partie du tournage. J'avais l'impression de faire deux films complètement différents. Et Brune elle, après avoir joué en fille pendant un mois, devait jouer en garçon. Ce qui était le plus dur pour elle, c'était





de tenir le côté masculin sur la longueur d'une prise, tenir la voix plus grave, les gestes de garçon. Mais en même temps, je ne voulais pas d'un pur travestissement donc il fallait que je vois Marie-Luce qui se cache derrière Léo. Et surtout il fallait que ce soit maladroit, drôle, enfantin car c'est une comédie sur l'amour de soi et des autres et surtout pas un drame sur le genre. On n'a rien lâché toutes les deux, et on s'est fait confiance. J'ai beaucoup de tendresse et d'admiration pour elle.

Comment pensez-vous à Philippe Katerine pour jouer le rôle du papa ?

J'avais envie de révéler un comédien dans un rôle qu'il n'avait jamais joué auparavant. Dans le genre, Philippe Katerine était le candidat idéal ! Il a voulu me rencontrer avant de lire le scénario ce qui est rare, ça m'a plu. On a passé un moment divin au cours duquel j'ai appris qu'en plus de ses deux garçons, il avait aussi une fille et ça, c'était un atout, il savait ce que c'était d'être le père d'une fille. En plus, son originalité, sa fantaisie correspondait vraiment au ton que je voulais donner au film. Le papa de Marie-Luce n'est pas méchant, il est maladroit. On ne le craint pas, on ne lui en veut pas. Et pourtant il fait du mal, et pourtant il souffre. On a beaucoup travaillé avec Philippe sur ce côté tragi-comique du personnage.

Ça consiste en quoi beaucoup travailler ?

Ça passe par jouer et rejouer toutes les scènes en amont et faire beaucoup de prises. Comme j'ai dialogué ce film pendant cinq ans, j'avais en tête un ton très précis, une petite musique qui parfois ne correspondait pas à sa petite musique à lui. Car Philippe a une manière

de parler très particulière que je ne voulais pas gommer mais qu'il fallait que j'arrive à rendre mienne. Pour ce rôle, je voulais le ramener dans le sol, le rendre plus terrien, le banaliser presque, lui qui est si merveilleusement original... pour faire de lui un père universel. Ensemble, on a donc travaillé sa démarche et sa voix. On travaillait à l'oreille : comme c'est un musicien, il entend les sonorités d'un dialogue comme personne et cette méthode marchait très bien. Et puis Philippe est si doux qu'il avait parfois du mal à se mettre en colère ou à être méchant. Il paraît même que ses enfants ne le croient pas quand il les engueule !

Dans ce cas, la séquence face à la pédopsychiatre jouée par Alice Belaïdi n'a pas dû être simple, non plus ?

Il craignait beaucoup cette scène car c'est la bascule pour son personnage, c'est là qu'il se rend compte qu'il a raté quelque chose avec sa fille. C'est un tournant pour son personnage, qui au départ ne comprend rien et c'est plutôt drôle. Sauf que là, le père prend enfin conscience des choses et donc devient plus grave. Il perd en légèreté. Et doit néanmoins nous faire rire. Bref, c'était un moment de jeu très délicat qu'il a réussi avec brio. Je l'aime tellement dans cette scène !

Il y a eu un autre moment amusant entre nous, dans la séquence où sa fille le prend pour modèle pour construire son personnage de garçon. Je voulais qu'il pousse les curseurs de la masculinité, que ce soit un peu caricatural pour être plus drôle quand sa fille l'imité. Il m'a alors demandée de lui montrer comment marcher « comme un mec » et m'asseoir sur le banc les jambes



écartées car ce n'était pas vraiment son truc et que j'étais plus masculine que lui! Je ne savais pas trop comment le prendre! D'ailleurs il était contre cracher un chewing-gum par terre car sa mère n'allait pas être contente.

Il y a une séquence dans le registre de l'émotion qu'on a rarement vu chez lui : celle où il regarde sa femme en vidéo...

Philippe n'avait pas confiance en lui sur cette séquence car il craignait de ne pas arriver à pleurer. En effet, il m'a dit qu'il n'avait pas de larmes, en tout cas, qu'elles ne coulaient jamais. Je l'ai donc emmené au combo pour qu'il s'aperçoive qu'il n'avait pas beaucoup à faire, que son visage exprimait naturellement des choses bouleversantes. J'adore son visage car il a un œil qui rit et un autre qui tombe. Cette contradiction faciale est géniale pour moi qui aime faire des films drôles et tristes à la fois.

Philippe m'a avouée que depuis qu'il a joué cette scène, il a réouvert son robinet à larmes qui était jusqu'à présent totalement bouché... comme quoi je suis une bonne plombière! :-)

Et c'est vrai que j'ai retrouvé Philippe en larmes après avoir découvert pour la première fois le film à l'Alpe d'Huez. Et depuis, il me dit qu'il arrive à écrire des chansons tristes. J'adore cet homme et cet acteur. Il a rajouté beaucoup de poésie et de délicatesse au personnage de père que j'avais créé.

À quel moment pensez-vous à Pierre Richard pour le rôle d'Albert ?

Très vite. Pierre représente le grand-père qu'on rêve tous d'avoir. Et Albert est bien plus encore : c'est un mélange de grand-père, de maman, de papa, de grand frère, de meilleur ami... Il incarne tout l'amour dont

a besoin Marie-Luce avec une classe inouïe. Pierre Richard dégage une telle tendresse, une telle sympathie avec cette magie en plus, cette chose de l'enfance, de l'œil qui frise, de la poésie de la vie. Tout est sérieux chez lui et en même temps rien ne l'est.

Pour votre première mise en scène, vous n'aviez pas peur de diriger un tel monstre sacré ?

Oh la la si!!! J'étais terrorisée et il ne fallait surtout pas le montrer. Pierre étant également metteur en scène, je ne devais pas le décevoir. Au début, il ne me laissait rien passer, je devais justifier tous mes choix de mise en scène à son égard. Et je le remercie car grâce à lui, je n'ai pas eu le choix que de devenir réalisatrice au plus vite. Pierre était aussi exigeant vis-à-vis de moi que de lui-même. Parfois, c'est lui qui demandait à refaire une prise car il n'était pas satisfait de son jeu ou de sa diction. Et puis il me faisait tellement de propositions formidables. La pelote de laine avec laquelle il s'essuie la bouche par exemple, c'est une idée de lui.

J'ai encore du mal à y croire: Pierre Richard a accepté de jouer dans mon premier film! C'est la classe quand-même. J'ai eu beaucoup de chance et j'ai tout fait pour être à la hauteur de son talent et de sa grande expérience. C'est très généreux de sa part de m'avoir fait confiance.

À travers le devoir de Marie-Luce sur "Le Jeu de l'amour et du hasard", vous citez ouvertement Marivaux auquel LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER se réfère, mais vous convoquez beaucoup d'autres auteurs aussi...



En tête desquels Cioran! Un été où j'étais au plus mal de mon adolescence, je me partageais entre "De l'inconvénient d'être né" et "Sur les cimes du désespoir". Rétrospectivement, je me souviens que c'était un appel à l'aide: « Oh oh! Je ne vais pas bien! Regardez ce que je lis! ». Au-delà de cet état de fait, ce que lisent les uns et les autres dans le film me permet de jouer avec les titres qui sont autant de messages que passent les personnages et une manière ludique de créer de la comédie. Albert, qui a été lâche avec sa famille, lit "Éloge de la fuite" d'Henri Laborit, puis, quand il accepte de retrouver ses enfants et petits-enfants, se plonge dans "L'Art d'être grand-père" de Victor Hugo.

Vous n'avez pas pris n'importe qui pour la lumière: Pierre Aïm - qui, soit dit en passant, réussit les nuits américaines comme peu savent le faire en France...

Quelle chance qu'il ait accepté! On a travaillé main dans la main dès la prépa, à faire le découpage ensemble, et il a su me donner confiance en moi - ce dont j'avais clairement besoin puisque c'était mon premier film. Il a compris ce que je désirais: une lumière très chaleureuse pour Les Hortensias, et plus froide pour le collège. Un monde à part mais auquel on croit. Pierre Aïm est plus qu'un chef-opérateur, c'est un collaborateur hors-pair. Il ne fait pas que la lumière, il écoute les acteurs et d'un signe, il me disait si c'était bon ou pas. Déjà que mon premier assistant et ma scripte étaient géniaux, que toute l'équipe d'ailleurs l'était par leur bienveillance et leur accompagnement, l'aide de Pierre était une bénédiction. Moi qui

écris souvent dans la solitude la plus totale, c'était si bon de se sentir accompagnée par une équipe si impliquée et talentueuse.

Pourquoi avoir choisi cette cover de "*La Plus belle pour aller danser*" interprétée par Michelle Richard?

C'est une idée d'Eulalie Elsker qui a collaboré au scénario. Elle m'a fait écouter cette version que j'ai trouvée plus rythmée et qui dégage quelque chose de plus enfantin. Ce qui va bien avec la joie enfantine de Marie-Luce qui se prépare pour retrouver Emile.

En revanche, j'ouvre le film sur l'originale de "*Tout, tout pour ma chérie*" parce que j'adore Michel Polnareff et que j'aimais le contraste entre les paroles de la chanson et l'attitude du père de Marie-Luce qui a oublié la rentrée scolaire de sa fille, qui est plutôt sur un "Rien, rien pour ma chérie".

Et puis je clos sur "*Le Premier pas*" de Claude-Michel Schönberg. C'est cette chanson qui m'a inspiré la scène finale quand son père la conduit à l'école - de la même manière que "*Je vole*" de Michel Sardou m'a inspiré celle de LA FAMILLE BÉLIER. J'ai longtemps cherché une chanson de fin. J'en voulais une qui fasse battre mon cœur. Et un jour, à la radio, je tombe par hasard sur "*Le Premier pas*" et je me mets à pleurer. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi, mais c'est devenu une évidence. Elle raconte l'adolescence, le fait de ne pas oser dire ses sentiments, d'avoir peur de dire à l'autre qu'on l'aime. C'était parfait pour associer l'histoire du père avec celle de la mère, et raconter ce père qui n'arrive pas à faire le premier pas vis-à-vis de sa fille.



ENTRETIEN BRUNE MOULIN

Comment avez-vous été choisie ?

J'ai répondu à une petite annonce qui disait (dans mon souvenir) « recherche jeune fille 14 ans, androgyne et qu'on a envie de suivre ». J'ai envoyé quelques photos. On m'a rappelée. J'ai passé un premier casting. Très stressée. Ce qui n'empêche que je suis sortie du studio subjuguée par le plaisir que j'ai pris lors de cet essai. J'étais aux anges, prête à recommencer autant de fois qu'ils le voulaient. De fait, j'ai dû y retourner quatre ou cinq fois ! Après quoi, j'ai rencontré Victoria et là, incroyable ! Je suis tombée sous le charme de cette femme souriante, détendue, qui m'a immédiatement mise à l'aise. Je devais faire des essais costumes et perruques, puis il y a eu des lectures avec Philippe Katerine et Pierre Richard - ce qui était déjà très impressionnant. Et puis tout s'est accéléré et je me suis retrouvée sur le tournage.

Si vous étiez impressionnée par Philippe Katerine et Pierre Richard, c'est donc que vous saviez qui ils étaient ?

Ma mère est hyper fan de Philippe Katerine ! C'est son idole ! Elle a des amis qui lèguent à leurs enfants la culture de Philippe Katerine en leur chantant tout le temps La banane ! Et pareil chez moi quand on déjeune tous ensemble ! Quand elle a appris que j'allais jouer sa fille, elle a sauté au plafond ! Quant à Pierre Richard, c'est tout de même un des acteurs emblématiques du cinéma français ! C'était fou de me retrouver face à

lui. De toute façon, c'est simple, mon état d'esprit durant le tournage se résumait à une phrase que je me répétais tous les jours : « Je n'arrive pas à y croire ».

Il y a pourtant peu de jeunes filles de 14 ans, l'âge que vous aviez durant le tournage, qui connaissent Pierre Richard...

C'est vrai. Je n'ai pas une grande culture cinéphile, mais je me souviens avoir vu LES FUGITIFS et LE GRAND BLOND AVEC UNE CHAUSSURE NOIRE avec ma grand-mère. Des classiques ! Sinon, avant le tournage, Victoria m'a demandé de regarder des films afin de me préparer à mon double rôle : VICTOR, VICTORIA de Blake Edwards, JUNO de Jason Reitman et DERNIÈRE ANNÉE de Bo Burnham.

De l'avis de tous vos partenaires, vous vous êtes montrée extrêmement professionnelle sur le tournage. Vous avez pris des cours d'art dramatique ?

Je veux être actrice depuis mes 7 ans. J'ai commencé par créer des personnages, notamment masculins : un notaire que j'appelais Monsieur Mule, Mattéo le prof de surf... Mes parents m'ont encouragé à prendre des cours de théâtre. Je me suis inscrite à côté de chez moi et je suis tombée sur une professeure formidable, Justine Mattioli, qui m'a appris énormément de choses. Elle a nourri mon rêve. Pour moi, être actrice, c'est s'adapter et prendre du plaisir en faisant ce qu'on nous demande,



en incarnant un personnage. Et c'est d'autant plus facile quand on tombe sur une réalisatrice comme Victoria Bedos qui est très précise dans ses indications, et quand on bénéficie de la bienveillance de comédiens comme Pierre Richard et Philippe Katerine. Pour me glisser dans la peau de Léo, j'avais une chorégraphe, Corinne Devaux, qui m'a conseillé sur les postures, les attitudes à adopter, et sur le tournage, j'avais une coach, Chloé Buatois, qui était mon soutien émotionnel, qui m'a fait réviser mes cours et mes dialogues.

Pour vous, quels sont les thèmes contenus par JE SERAIS LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER ?

Il y en a plein, c'est ça qui est fou ! L'adolescence et ce qui va avec : l'émancipation, la recherche de soi, la quête d'identité et le premier amour. Il y a aussi la relation père-fille et toutes les complications qu'elle engendre à cause de l'absence de la mère. En fait, tout le monde peut s'identifier à un personnage du film, à une situation, à un état d'esprit, à un mode de vie, à travers un film solaire - à l'image de Victoria.

Le tournage s'est découpé en deux parties chronologiquement distinctes : celle où vous êtes Marie-Luce, et celle où Marie-Luce devient Léo. Laquelle était la plus difficile ?

On s'attend évidemment à ce que je réponde celle avec Léo... Normal. C'est un challenge que d'interpréter une fille qui veut se faire passer pour un garçon, mais c'est avant tout un jeu. Et c'était judicieux de la part de Victoria de le faire en deux parties afin que je n'ai pas à passer en

permanence de l'une à l'autre. Il y a quelque chose qui joue beaucoup pour le personnage de Léo : ce sont les heures de maquillage pour me changer le teint, les poses de perruque...

Et face aux adultes, avez-vous eu des moments plus difficiles que d'autres ?

Face à des monstres sacrés comme Pierre Richard, Philippe Katerine, Guy Marchand ou Firmine Richard, il y a toujours des petits moments de stress. Et quand il s'agit d'une engueulade entre Marie-Luce et son père, là, c'est très stressant ! Mais Victoria et Philippe m'ont mise en confiance, comme toujours.

Et quid des partenaires de votre âge, au premier rang desquels Loup Pinard qui incarne Émile ?

On a fait beaucoup d'essais avec Iris Guillemin qui joue Chloé, Kamelia Isli. qui joue Manon, Samy Belkessa qui joue Hugo... Un peu plus tard, il y a eu les essais pour le rôle d'Émile. Avant l'entrée du comédien, Victoria me glisse à l'oreille : « Lui, c'est mon préféré ». Arrive Loup Pinard, à l'aise, sûr de lui, resplendissant... Ok ! J'étais d'accord avec Victoria ! Et puis durant l'essai (on a joué la scène de la fête foraine), j'étais subjuguée par son charme, son talent. Sur le tournage, on était tous très potes. On l'a vécu comme une colonie de vacances, sauf qu'on travaillait.

Aviez-vous les références cinématographiques et littéraires de Marie-Luce ?

Je connaissais LE PARRAIN. Marie-Luce baigne dans un monde de seniors et ça joue beaucoup sur sa maturité et ses références que tout le monde n'a pas à son âge, comme Cioran par exemple que je n'ai jamais lu. Marivaux, je connais grâce à ma grand-mère. Jean Moulin, je suis aux taquets : mon père a des dizaines de livres sur lui dans la bibliothèque. Et le fait que je m'appelle Moulin est une pure coïncidence. En revanche, pour la séquence de la fête, c'est Victoria et son assistant qui m'ont demandé des références pour les déguisements des jeunes pour la soirée. On a eu Antoine Griezmann, The Joker, Kim Kardashian, Avatar, Bob l'éponge et Spiderman...

Pensez-vous que les réseaux sociaux ont une quelconque influence sur le comportement de Marie-Luce ?

Évidemment ! Comme sur celui de toute notre génération. Marie-Luce a plusieurs personnalités : il y a celle de la jeune fille et ses amis du troisième âge. Elle n'a qu'un seul follower sur Instagram ; et puis il y a celle de la petite jeune qui va savoir se créer un faux compte Insta au nom de Léo Moulin et s'adapter aux gens de son âge, malgré son décalage avec eux dû à sa maturité. Un film autour d'une ado aujourd'hui sans prendre en considération les réseaux ne serait pas crédible et Victoria voulait inscrire son film dans la réalité.

Comment décririez-vous votre relation avec Victoria ? Vous la voyez comme une réalisatrice, une copine, une grande sœur ?

C'est tellement de choses en même temps ! Au départ, c'était une réalisatrice bien sûr. Et puis sur le tournage, elle était comme ma mère

parce qu'elle me protégeait. Mais c'était aussi comme ma sœur parce qu'on est devenue copine. Encore aujourd'hui, on se parle tout le temps. Elle est tellement solaire et pétillante... C'est impossible de ne pas l'aimer !



ENTRETIEN AVEC PHILIPPE KATERINE

Comment avez-vous réagi à la lecture du scénario et à la découverte de votre personnage ?

Je me suis dit que c'était quelque chose que je n'avais jamais fait, ce qui est un argument décisif puisque ma motivation première pour accepter un personnage est de ne pas l'avoir joué avant. C'est attirant la nouveauté ! Là, il s'agit d'un homme tiraillé parce qu'il enfouit beaucoup de choses, il est dans le déni, partageant son quotidien entre deux générations : l'adolescence avec sa fille et la vieillesse avec ses pensionnaires. J'étais attiré par ça aussi : jouer avec des nouveaux et des anciens.

Victoria dit que vous avez dû aller à l'encontre de votre nature car votre personnage doit se mettre en colère. Or, il paraît que vous ne vous mettez jamais en colère...

C'est vrai. Et je n'avais pas envie de crier sur Pierre Richard. Le matin où on devait tourner ça, je me suis levé en me disant bof... Je trouvais tellement fou, pour moi, de jouer face à cet artiste que j'admire depuis tout jeune. Du coup, ce n'était pas simple de devoir l'engueuler. D'autant que cela faisait quelques jours qu'on avait commencé le tournage, on avait sympathisé... Je savais que c'est mon personnage qui devait l'engueuler, mais les frontières entre un personnage et ce qu'on est sont toujours très poreuses. Je ne pense pas que jouer soit quelque chose

d'innocent et sans conséquences. Mais Victoria est une metteuse en scène très stimulante. Avec elle, on n'a pas le choix. On doit y aller.

C'est-à-dire ?

Victoria est elle-même actrice, elle sait donc montrer la voie, donner le rythme, comme une musique qu'elle a dans sa tête. Elle travaille à l'oreille et pour moi qui suis musicien, c'est évidemment plus pratique. Il suffit de l'écouter et reproduire. Encore faut-il reconnaître les notes, parce qu'elle sait précisément ce qu'elle veut. Avant chaque prise, elle me jouait les scènes en entier pour me montrer ce qu'elle désirait. Je n'avais jamais travaillé avec quelqu'un comme elle. C'était nouveau et donc passionnant.

Il paraît aussi que vous ne pleurez jamais dans la vie. Ça n'a pas dû être simple de jouer la séquence très émouvante où votre personnage regarde les images vidéo de sa femme ?

C'est vrai que je ne pleure jamais. Je n'en tire aucune fierté, au contraire. C'est un handicap. Quand je vois des gens en larmes, je les envie. Et pour cette scène, Victoria et son équipe avaient bien préparé leur coup : ils avaient collé une musique très triste sur un montage d'images très émouvantes. Il y avait une certaine perversité légitime dans leur stratagème. Toujours est-il que je me suis enfoncé en moi-même et que les vannes se sont ouvertes. Et j'ai remercié Victoria. Des



décennies que je n'avais pas eu de larmes. Je croyais que la source était tarie. Grâce à Victoria, elle ne l'est plus. Du coup, maintenant, j'écris des chansons qui font pleurer. Si, si !

Parmi les nouveaux que vous évoquiez, il y a une nouvelle surtout : Brune Moulin qui joue Marie-Luce, la fille de votre personnage...

C'est drôle car on croit, en tant qu'adulte, qu'on va devoir lui donner confiance, et dès la première prise, on a l'impression qu'elle a fait ça toute sa vie et que c'est finalement elle qui va peut-être devoir vous donner confiance. Brune est phénoménale. On a très vite noué une complicité, mais j'étais secoué par son talent.

Est-il vrai que dans la séquence où Marie-Luce copie son père pour « faire mec », vous ne vouliez pas cracher votre chewing-gum ?

C'est vrai. Parce que je pense au spectateur qui ne va pas trouver ça bien, de cracher son chewing-gum par terre. Je pense à ma mère surtout. Ce genre de détail peut la sortir du film. Moi, je suis prêt à tout faire, il n'y a aucun problème. Mais j'imaginai ma mère bloquant sur ce chewing-gum craché dans la pelouse... Peut-être que je me trompe, mais ça peut la perturber.

Comment s'est déroulé votre rencontre avec Guy Marchand qui, comme vous, est un chanteur-acteur ?

C'était fou d'être à ses côtés ! En plus, il a une malice intacte dans le regard, il a quelque chose de royal... Il impressionne. Pour autant, il a

des rapports simples, sympathiques. Il m'émeut énormément quand il interprète la chanson de Nicole Croisille.

Étiez-vous heureux de jouer avec des cheveux ?

J'en ai encore sous la perruque, tout de même. Plus épars, c'est vrai, mais il y en a. J'étais partant pour l'expérience de jouer avec cette perruque, mais après quelques jours, j'ai tout de même interrogé Victoria sur la dimension psychanalytique de cette coiffure choisie par elle et qui se trouve être la même que son père quand elle est née (j'ai vérifié sur Internet). Elle n'y avait pas pensé et a été obligée d'acquiescer.



ENTRETIEN PIERRE RICHARD

Comment présenteriez-vous Albert, votre personnage ?

Albert est un monsieur d'un certain âge (c'est évident vu que c'est moi qui le joue!) qui a eu d'importants problèmes personnels dans sa vie ce qui l'a conduit à prendre la fuite et partir faire le tour du monde. Après son voyage, il a atterri dans une pension de famille qui recueille des personnes âgées ; c'est ici qu'il va tomber en affection pour la fille du propriétaire, Marie-Luce. Celle-ci a beaucoup de problèmes comme peuvent en avoir les adolescentes, Albert va jouer un peu le rôle de père, le père de Marie-Luce étant absent, trop absorbé par ses propres soucis. Albert a un regard attentif, attentionné pour cette gamine un peu paumée ; cela dit, on a le sentiment que tout le monde dans cette maison est un peu paumé ! Résumé ainsi, on pourrait croire que l'atmosphère est sombre, mais pas du tout. C'est même tout le contraire. Il y a plein de joie, c'est très solaire, car tous ces pensionnaires préfèrent largement être là plutôt que chez eux, seuls, à crever d'ennui.

C'est parce que vous n'aviez jamais interprété un tel personnage que vous avez accepté ce premier long-métrage ?

C'est surtout parce que j'ai trouvé mes quelques scènes très jolies, bien écrites. J'ai pris du plaisir à les lire... et j'ai sous-estimé celle auprès de laquelle j'allais jouer, car ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est le talent de Brune, l'interprète de Marie-Luce. Elle est tellement

merveilleuse, bouleversante, lumineuse ! J'étais admiratif de son sens du rythme. Ce n'est pas un truc qu'on apprend, ça. On l'a ou on ne l'a pas. La preuve, elle n'avait jamais joué avant. C'est une comédienne née. Du coup, c'est moi qui avais le trac, pas elle.

Ce n'est pourtant pas la première fois que vous jouez avec des enfants...

C'est vrai et j'adore cela d'ailleurs. Mais là, c'est la première fois que je me retrouvais face à une adolescente. DANS LE JOUET ou LES FUGITIFS, c'était des enfants entre 7 et 11 ans, et dans LES COMPÈRES, il avait 17 ou 18 ans, c'était un adolescent. Mais vous savez, je me sens bien avec les enfants pour la simple et bonne raison que j'en suis un moi-même. Quand je suis avec eux, je me sens de plain-pied. C'est avec les adultes que je peux avoir des soucis !

Victoria Bedos a beau être une adulte, vous n'avez pas eu de soucis avec elle ?

Aucun, non. Car elle sait exactement ce qu'elle veut. Elle donnait les bons conseils et toutes ses remarques étaient justifiées. J'ai l'impression que c'est génétique. Il y en a qui ne retiennent rien de leurs parents ; Victoria elle, a retenu l'humour et le sens artistique de son père. Et puis il y avait l'ambiance du tournage : décontractée. On était entre comédiens qui s'apprécient et on s'amusait tous à incarner ces



personnages. En plus c'était l'été, à la campagne... Il y avait un côté colonie de vacances. Ça m'a même permis de découvrir Olivier Saladin que j'adorais voir dans les pièces de Jérôme Deschamps ou de jouer pour la première fois avec Guy Marchand que je connais de longue date.

Ça vous a aussi permis de découvrir Philippe Katerine...

Je le connaissais comme chanteur évidemment, on a même été à l'affiche d'un film, LE PETIT SPIROU, mais dans lequel nous n'avions aucune scène ensemble. C'était donc la première fois qu'on se rencontrait vraiment, oui.

Il était si impressionné de travailler avec vous que la scène où il doit vous engueuler lui posait problème !

Ah bon ? Je n'ai pas remarqué. Ce que je voyais, et ce que j'aimais, c'était son regard et sa manière de jouer très particulière. Il est étrange et décalé, comme dans ses chansons. Il est lunaire sans le savoir lui-même - et c'est très bien ainsi, il ne faut jamais être conscient de ce qu'on est, sinon on cesse d'être naturel.

À propos de particularités, il y a le look d'Albert, très soigné...

Quand je vous disais que Victoria savait ce qu'elle voulait, cela allait jusqu'au style vestimentaire d'Albert. Elle m'a gâté : j'étais habillé par Charvet ! J'en ai gardé quelques chemises et une paire de pantoufles. J'ai quand même passé le tournage en pyjama ou en robe de chambre (il n'y a guère qu'à la fin où je suis en costume), très classe, à la Sacha Guitry.

Vous avez aimé le scénario, vous avez aimé le tournage, mais le film fini répond-il à toutes vos attentes ?

Il va même au-delà ! La mise en scène est élégante, la lumière est magnifique et, encore une fois, je suis sous le charme de cette petite Brune Moulin qui, si elle continue comme ça, va être la nouvelle Romy Schneider.



FICHE ARTISTIQUE

Brune Moulin.....Marie-Luce Bison / Léo
 Philippe Katerine.....Vincent Bison
 Pierre Richard.....Albert
 Loup Pinard.....Émile
 Firmine Richard.....Roseline
 Guy Marchand.....Jean-Jacques
 Olivier Saladin.....Henri
 Patrick Paroux.....Roger
 Olivier Barthelemy.....Monsieur Bonnot
 Avec la participation d'Alice Belaïdi.....La pédopsychiatre

FICHE TECHNIQUE

Réalisé par.....Victoria Bedos
 Scénario de.....Victoria Bedos
 Louis Pénicaud
 Eulalie Elsker
 Producteurs.....Hélène Cases (Lionceau Films)
 et Christel Henon (Bidibul Productions)
 Coproducteurs.....Frakas Productions
 Auvergne Rhône-Alpes Cinéma
 Synecdoche
 Directeur de production.....Jean-Jacques Albert
 1^{er} assistant réalisateur.....Sébastien Matuchet
 Chef opérateur.....Pierre Aïm (A.F.C.)
 Directrice de casting.....Julie Navarro
 Chef décorateur.....Nicolas de Boiscuillé
 Cheffe costumière.....Marie Credou
 Chef monteur.....Nathan Delannoy
 Musique.....Low Entertainment

Photos de ce document : © Jean-Claude Lothar

LIONCEAU
FILMS

bidibul
productions

FRAKAS
PRODUCTIONS

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes
CINÉMA

rtbf.be

proxiplus

shelter prod

FEDERATION
TAX

ING

wallimage

Autre la
coulon
de la
Wallonie

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

UNIVERSAL
A EDGEMONT COMPANY



